

REVUE DE PRESSE DEFLORIAN / TAGLIARINI

Il cielo non è un fondale

Ce ne andiamo per non darvi
altre preoccupazioni

Reality

Rewind



REVUE DE PRESSE

DARIA DEFLORIAN / ANTONIO TAGLIARINI

Le Devoir – Mai 2016 (trois articles)

Revue JEU – Mai 2016

VOIR – Mai 2016

Théâtral Magazine – Novembre / Décembre 2016

L'Hebdo – Novembre 2016

Io Gazette n°44 – Jeudi 17 novembre 2016 (deux articles)

La Terrasse – Mercredi 30 novembre 2016

Les 5 pièces.com – Décembre 2016

Les Echos – Jeudi 1^{er} décembre 2016

Teatro e Critica.net – Jeudi 1^{er} décembre 2016

Le Monde – Vendredi 2 décembre 2016

Hottello théâtre.com – Vendredi 2 décembre 2016

Théâtre Actu.com – Samedi 3 décembre 2016

Allegro Théâtre.fr – Samedi 3 décembre 2016

Artribune.com – Jeudi 8 décembre 2016

Libération – Vendredi 9 décembre 2016

Sceneweb.fr – Lundi 12 décembre 2016

Io Gazette n°47 – Mercredi 14 décembre 2016

CULTURE, FESTIVAL TRANSAMÉRIQUES



Dans *Reality*, dont on voit une scène ici, la somme d'une vie se résume dans 748 carnets de notes: soit 15 786 repas et 38 196 appels.

SILVIA GELLI

La valeur de l'inutile

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini débarquent d'Italie avec deux pièces qui s'attachent à la banalité de nos existences

MARIE LABRECQUE

Où loge la valeur d'une vie? Est-elle mesurable par son utilité? Pour leur première visite au Festival TransAmériques, les comédiens, dramaturges et metteurs en scène Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, des artistes italiens indépendants qui travaillent ensemble depuis 2008, apportent dans leurs bagages deux pièces qui ont pour point commun d'être centrées sur des femmes âgées ordinaires. Des êtres normalement invisibles, mais qui sont confrontés à des contextes historiques difficiles.

Seule la crise économique qui secoue la Grèce transforme en « symbole » les protagonistes autrement banales de *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis): quatre retraitées qui font un pacte de suicide collectif afin de ne plus être un poids pour l'État. Dans cette prémisses extraite du polar *Le justicier d'Athènes*, de Petros Markaris, le marasme économique devient un révélateur de ce qui détermine notre importance — ou notre insignifiance — pour la société. Bref, cet acte pose la question de notre utilité dans un monde capitaliste, à partir du moment où nous ne sommes plus productifs. Jointe par téléphone à Bologne, Daria Deflorian compare

le geste « altruiste » de ces désespérées, un acte de refus, à certains suicides politiques. « *Ce qui est important pour nous, c'est la capacité de dire non, pour contrebalancer l'excès de positivité de notre société matérialiste. Cette positivité obligatoire nous impose d'être forts, de ne pas avoir de problèmes, d'être actifs.* » « *Yes we can* », résume-t-elle en citant le slogan d'une fameuse campagne politique, celle-là même qui a propulsé Barack Obama à la tête des États-Unis.

Et c'est justement la gratuité, l'inutilité de sa démarche de toute une vie, qui les a touchés chez l'héroïne, celle-là bien réelle, de leur second show, *Reality*. À partir de 1943, alors que son mari était déporté à Auschwitz, la Polonaise Janina Turek a entrepris en secret un projet exceptionnel: répertoire et catégoriser minutieusement les détails de son quotidien. La somme d'une vie qui a fini par noircir 748 carnets de notes: 15 786 repas, 38 196 appels... Une description du réel à travers l'énumération des faits uniquement.

« *Enregistrer sa vie en direct, telle quelle, est devenu un thème important dans l'art contemporain. Mais normalement, c'est fait par des artistes professionnels. L'incroyable, c'était que Janina Turek était une femme au foyer. Antonio et moi avons passé des jours dans la pièce où sa fille conserve ses journaux.* »



Une scène de *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*

ELISABETH CARECCHIO

C'est un objet bien fait, précis, graphiquement beau, l'œuvre non seulement d'un écrivain, mais d'un artiste.

Reality débute par le seul événement que Janina n'a pas pu noter: sa mort, en 2000. Comment rendre théâtrale cette liste, une matière non dramatique? Le duo, qui s'intéresse à la représentation de la réalité, joue sur la frontière entre le réel et la recréation par l'imagination. Entrant et sortant de leurs personnages, les interprètes sont à la fois eux-mêmes et les figures sur lesquelles ils enquêtent. Une scribe du journal *Le Monde* a d'ailleurs vu dans l'« excellent »

travail du tandem romain un prolongement du théâtre de Pirandello.

La signification du banal

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ont découvert l'archivage de Turek alors même que les médias sociaux, où nos actes les plus insignifiants peuvent être recensés, « explosaient ». « *Il y a une nécessité très profonde — et aussi très mystérieuse — chez l'être humain de laisser des signes, des petites traces de son existence. Durant notre recherche, nous avons rencontré un philosophe polonais qui a écrit un essai sur la vie quotidienne.* »

« C'est intéressant de voir comment les choix mineurs que nous faisons constamment peuvent nous transformer. Ce sont des choses anodines, mais nos vies sont surtout composées de moments insignifiants. »

Daria Deflorian

le voit, rappelle Daria Deflorian. Alors ces femmes qui retireraient du plaisir de leurs actes artistiques, sans la nécessité d'être exposées, sont importantes. L'invisibilité devient de plus en plus précieuse dans une société où tout est devenu transparent. »

Collaboratrice
Le Devoir

CE NE ANDIAMO PER NON DARVI ALTRE PREOCCUPAZIONI
À l'Espace Go du 27 au 29 mai

REALITY
Les 28 et 29 mai, aussi à l'Espace Go

mai

514 982-3386
M-A-I.QC.CA

27 + 28 MAI

ECLECTIK
SE QUESTO È UN UOMO
(SI C'EST UN HOMME)

CABARET MULTIDISCIPLINAIRE 9ÈME ÉDITION

EMRICAL • ÉMILE FARLEY • MERYEM SADI • CAULDER NASH
HUA LI • ALEX THIBAUT • TYLER REEKIE • KAYO YASUHARA
EDUARDO RUIZ VERGARA • CATHERINE TARDIF • MARIE MOUGEOLLE
SARAH ELOLA • MOHSEN EL GHARBI • MAFANE • ROEN HIGGINS

Montréal Québec

FTA

Dans la solitude de la surmédiation du soi

29 mai 2016 10h28 | [Fabien Deglise](#) | [Théâtre](#)



Photo: Futura Tittaferrante La comédienne Daria Deflorian dans la pièce de théâtre «Reality»

FTA

Reality

Texte, mise en scène et interprétation : Daria Deflorian et Antonio Tagliarini.

À l'Espace Go, 28 et 29 mai, 16h (également le 3 et 4 juin prochain au PÉRISCOPE à Québec dans le cadre du Carrefour de théâtre)

Ça commence par une fin qui n'a forcément jamais été enregistrée dans un de ses 478 carnets : la mort, celle de Janina Turek, que les deux comédiens sur scène cherchent à incarner avec le plus de justesse, de rigueur et de précision possible. En guise d'hommage, sans doute.

On est un 12 novembre 2000 à Cracovie, 50 ans après que cette Polonaise qui s'écrase en pleine rue à cause d'une crise cardiaque, ait commencé à l'âge de 29 ans à tenir un journal minutieux de son existence, de ses interrelations sociales, des objets qu'elle a reçus, de ceux qu'elle a donné, des repas qu'elle a mangés... événements d'une banalité déroutante qu'elle a enregistrée dans ses carnets.

Découverte par le documentariste polonais Mariusz Szczygiel, cette vie en morceaux forme un tout fascinant et terriblement à-propos dans *Reality*, production italienne posée pour deux instants à peine sur les planches de l'Espace Go à Montréal, dans le cadre du Festival TransAmériques.

En codifiant chaque émission de télévision qu'elle a regardée, les films qu'elle est allée voir au cinéma, les visites à son domicile, planifiées et non planifiées, les rencontres dans la rue — en « carrière », elle a côtoyé plus de 80 000 individus, dont plusieurs reviennent dans ses carnets avec toujours le même numéro d'identifiant et avec des nouvelles précisions sur leur apparence ou leurs animaux de compagnie —, Janina Turek aura été à l'avant-garde de cette obsession très contemporaine de se raconter, de tenir le journal de son ordinaire, de tenir la nomenclature de chacun de ses gestes sans autre finalité que celle-là. Elle, le faisait à la main dans de petits carnets lignés. D'autres disposent désormais d'un compte Facebook pour lui emboîter le pas.

Cette anthropologie dramaturgique du duo formé par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini ne fait pas ce rapprochement, mais elle questionne la construction de la réalité qui émerge de cette accumulation de fragments à l'importance très relative. Le 19 février 1956, Janina écrit : « Mangé de la saucisse chaude à la moutarde douce, avec du pain. Compote de pommes et chocolat concassé pour le dessert. Ajouté une tranche de cake. » Le 6 décembre 1946 ? « Offert à Leszek pour la Saint Nicolas : 1. des cigarettes américaines de Chelsea. 2. Des cigarettes polonaises de Baltyk. 3. Un Saint-Nicolas en sucre. »

La quête de sens dans cette masse d'insignifiance est habile. Elle repose en grande partie sur un jeu tout en interrogation qui retient sa perplexité pour mieux laisser le soin à la trame narrative de rappeler que la vérité de cette vie ainsi médiatisée, dans l'enregistrement maladif de ses détails, tient sans doute bien plus dans ce qu'elle ne raconte pas ou oublie sciemment de taire.

Mais plus profond encore, c'est le thème de solitude, de l'angoisse face à l'existence humaine et de l'ennui même — Janina Turek était une femme au foyer bien de son temps — qui impose au final son diktat de cette incursion dans l'existence de cette héroïne du rien. Une perspective forcément troublante lorsqu'on entend les mots de cette Polonaise dresser dans plusieurs entrées de ses carnets les composantes de ses repas, comme d'autres prennent désormais en photo leurs assiettes au restaurant ou la mousse illustrée de leur café latté pour en faire profiter la planète entière.

Lien : <http://www.ledevoir.com/culture/theatre/472058/dans-la-solitude-de-la-surmediatisation-du-soi>



REALITY : CES CHIFFRES QUI FONT UNE VIE

MARIE-CHRISTIANE HELLOT / 29 MAI 2016

En 1943, le mari de Janina Turek est arrêté par la Gestapo de Cracovie. Le même jour, dans un geste où réside tout le mystère de la vie, elle décide de comptabiliser par écrit, quotidiennement, les événements les plus ordinaires, les moins signifiants de sa banale existence. Elle écrit : «Je veux décrire la réalité et uniquement les faits [...] sans commentaire ni émotion.»



Dans la discrétion la plus absolue, pendant 57 ans, classant les faits par catégorie et

en 10 couleurs, avec une minutie scientifique, elle mènera à bien cette entreprise obsessionnelle, presque autistique. Au bout de ce monumental labeur, à sa mort, en l'an 2000, elle aura noirci 748 carnets. Elle y enregistre, entre autres : 23 397 personnes rencontrées et saluées, 38 196 appels téléphoniques reçus, 3 517 livres lus, 70 042 émissions de télé regardées et seulement 110 soirées au... théâtre. Les chiffres donnent le vertige : une vie, est-ce tout ça et si peu que ça ? Comme le trou qui n'est constitué que de « ce qu'il y a autour », Janina n'existe que par les chiffres qui lui donnent une réalité.

Quand, en 2010, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini découvrent dans un reportage du journaliste Mariusz Szczygiel ce chef d'œuvre d'objectivité, ils y voient non seulement de la matière pour une pièce documentaire, mais aussi une certaine similarité entre ce travail énorme et non rentable et l'aspect gratuit du théâtre.

Quant au spectateur, il est frappé par l'adéquation entre l'existence modeste de cette Polonaise et la scénographie minimaliste caractéristique du théâtre « pauvre » imaginée par le tandem italien. Deux chaises, un fauteuil, une tasse à café suffisent à évoquer quelque 50 ans de la vie d'une femme. D'ailleurs, les deux interprètes-concepteurs ne « jouent » pas à proprement parler le rôle de Janina. Avec une grande finesse et une infinie délicatesse, par une série d'allers et retours entre la scène et les carnets, entrant et sortant du personnage, ils lui construisent peu à peu – en direct devant nous – une vie par épisodes successifs. Ceux-ci semblent naître non des faits mais des objets : le paillason où lui vient l'idée d'enregistrer ce qui lui arrive; la première tasse de café noir ; le fauteuil évocateur de ses dimanches de télévision esseulés, le « drame » de la télécommande brisée.

Si le sentiment d'une terrible solitude domine la représentation, paradoxalement, il s'accompagne d'une sorte de grave légèreté. L'ensemble est même teinté de cette ironie involontaire qui caractérise la vie. Comme l'épisode de la visite à Cracovie de Fidel Castro que Janina manque, occupée qu'elle est à ramasser un crayon sur lequel elle lit, quoi donc ? : «La vie est un point de vue.» Mais les vingt premières minutes pendant lesquelles Deflorian et Tagliarini s'efforcent de « reconstituer » tour à tour la scène de la mort de Janina, d'une crise cardiaque dans la rue, sont d'un délicieux humour.

Si l'entreprise dérisoire et sublime de Janina Turek s'apparente pour nous à d'autres aventuriers de la compilation, comme le romancier Georges Perec ou l'artiste Sophie Calle, rien ne laisse supposer que la Polonaise ait pressenti le potentiel littéraire de son prodigieux inventaire. Et pourtant, le fait qu'elle parle d'elle à la troisième personne, comme un personnage, n'est plus la simple démarche d'une scribe, mais d'une créatrice.

D'ailleurs, il est une occasion, encore peut-être plus poignante dans l'expression de sa détresse, où elle parle à la première personne et s'autorise émotions et commentaires : ce sont les 3000 cartes postales qu'elle s'est envoyées à elle-même.

Nous ne savons toujours rien des raisons profondes qui ont poussé Janina à construire son monument de faits, mais on est sidéré par sa lucidité quand elle écrit : « Je vis ou je feins de vivre ? Toutes ces notes, toutes ces statistiques, n'est-ce pas une façon de m'illusionner ? » Et surtout, cet aveu : « Si j'arrêtais d'écrire, je devrais retourner à moi-même. » Finalement, pour Janina Turek, comme pour beaucoup de créateurs, faire l'inventaire de sa vie, n'était-ce pas le moyen de la tenir à distance ?

Reality

Texte, mise en scène et interprétation : Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. D'après un reportage de Mariusz Szczygiel. Présenté dans le cadre du FTA les 28 et 29 mai 2016.

LIEN: <http://www.revuejeu.org/critiques/marie-christiane-hellot/reality-ces-chiffres-qui-font-une-vie>

à partir du

29
Nov.

CE NE ANDIAMO...

Odéon-Berthier - Paris

Aventuriers d'un art figuratif

Daria Deflorian & Antonio Tagliarini

Invités de l'Odéon (après avoir été présents à la Colline la saison dernière) et du Festival d'automne, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini incarnent un théâtre italien de recherche, secrètement politique et philosophique. Ces deux artistes aiment citer Georges Banu parlant dans *Amour et Désamour* du théâtre d'"exercice pluriel" et de "gestion du multiple".



points communs importants c'est un théâtre indépendant, largement marginal, éloigné des institutions mais qui, avec le temps, a commencé à dialoguer avec elles. Ce qui nous caractérise, ce sont nos petites dimensions, une certaine défiance des solutions spectaculaires, notre long temps de gestation des créations,

non politique

*Et pour **Le ciel n'est pas une toile de fond** ?*

Nous observons, à notre manière, d'une façon minimale et personnelle, une question cruciale quand nous sommes à l'abri chez nous et

notre langue qui se refuse aux excès en bas comme en haut. En dépit de leur côté très concret nos spectacles ne sont pas réalistes et, malgré l'abstraction de nos espaces scéniques, nous sommes tout à fait figuratifs.

Pourquoi êtes-vous aussi acteurs de vos spectacles ?

Cela fait partie de notre recherche, mais ce n'est pas un choix définitif. Nous aimons, c'est vrai, sauter à l'intérieur de la scène ! Il faut être vivant toutes les fois et non une fois pour toutes.

Propos recueillis par
Gilles Costaz

c'est un théâtre indépendant, largement marginal, éloigné des institutions...

Quelle est votre singularité dans le théâtre italien ?

Nous avons le sentiment de faire partie d'un panorama varié et contradictoire mais qui a quelques

Théâtral magazine : Vous présentez deux spectacles en langue italienne. Quel est le thème du premier, *Nous partons pour ne plus vous donner de soucis* ?

Deflorian et Tagliarini : Ce premier spectacle imbrique deux histoires qui racontent une "question". Dans son livre *Le Percepteur*, l'écrivain grec Petros Markaris conte le suicide collectif de quatre personnes, accompagné d'un message explicite : "Nous partons pour ne pas vous donner de soucis, ainsi vous épargnerez sur nos retraites et vivrez mieux". Nous sommes partis de cette image, fictive mais proche de la réalité et, en même temps nous déclarons notre impuissance, notre incapacité d'être à la hauteur de ce geste politique et aussi

■ *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, du 29/11 au 7/12

■ *Il cielo non è un fondale*, 9 - 18/12
Deux spectacles de et avec Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

> Odéon, Ateliers Berthier

1 rue André Suarès 75017 Paris,
01 44 85 40 40

CE NE ANDIAMO PER NON DARVI ALTRE PREOCCUPAZIONI

MISE EN SCÈNE DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI
ODÉON - LES ATELIERS BERTHIER

« En Grèce, en pleine crise économique, quatre femmes âgées ont mis fin à leurs jours.
"Ce ne andiamo..." part de cette première image du roman "Le Justicier d'Athènes" de Pétros Márkaris. »

UNE RECHERCHE DIGNE

— par Geoffrey Nabavian —

En guise d'ouverture, deux petites minutes sans rien. Juste le vide du plateau, éclairé par un néon. Entrent ensuite les comédiens, équipés de micros. On s'en étonne, mais on comprend vite : ils vont parler très, très doucement. Le spectacle constitue un geste d'abord intime et personnel avant d'être militant : une heure durant, Deflorian, Tagliarini et leurs deux partenaires s'approprient, sur le plan émotionnel, quatre destins. Ceux de femmes grecques, retraitées, se suicidant ensemble du fait de leurs grandes difficultés d'argent, dues à la crise. Le spectacle a été inspiré par le roman « Le Justicier d'Athènes », signé Petros Markaris. Mais le texte final, dit sur scène, est né d'improvisations. Et les comédiens sont si justes qu'on croit, tout du long, assister à un travail de création en direct, comme au premier jour. La scénographie, sombre, ne variera pas beaucoup. Tant mieux : une sorte de rituel funéraire, très digne, peut se créer. Au fil des scènes, les comédiens relient le fait divers à leur propre existence. Mais sans aucun doute est-ce à nous de verser notre vécu dans le spectacle. De toute façon, on ne peut rejouer une telle situation sur un plateau : le discret comédien Valentino

Villa s'y frotte, et s'y pique. On aime les procédés choisis, à la fois respectueux, touchants et stimulants sur le plan artistique. Les questionnements ne surviennent pourtant pas toujours en nous. Peut-être trop de jeu surgit-il, en certains endroits. Le discours final, notamment, apparaît un peu déjà vu, comme une sorte de clou forcé, qui fait qu'on n'arrive pas à en rire tristement. La sincérité se perd parfois. Et les tentatives, telle cette image de femme en noir s'enfonçant dans le mur du fond, n'aboutissent pas toujours. Mais dans l'ensemble, le théâtre est bien là. Pour nous permettre d'avoir un point de vue, utile, sur quelque chose d'assez inimaginable.

(Article publié sur
Toutelaculture.com)

SOCIOLOGIE EUROPÉENNE

— par Mathias Daval —

Le suicide est-il une preuve d'échec ou un symbole de résistance ? Deflorian et Tagliarini posent les données du problème, sans dogme, avec une économie de moyens que l'on aurait tort de résumer à leur volonté de produire un théâtre minimaliste. Minimalisme, certes, mais minimalisme de quatre retraités grecs, fauchés et dépressifs, face à la puissance de l'eurodollar et à la crise de la conscience sociale contemporaine... Comme ces vieux dont les dernières paroles sont une justification embarrassée (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), les comédiens s'excusent presque d'être là à interroger, sur une scène, la possibilité de la représentation d'un fait divers, d'un drame intime. Alors, ils offrent au public un jeu pudique de résonances qui pourrait tenir lieu de sociologie européenne : « Ce ne andiamo... »

est destiné à résonner dans les esprits fatigués d'un Occident malade, endetté aussi bien économiquement que moralement, qui ne laisse aux plus faibles d'autre issue que l'autodissolution. Face à cette débâcle, dans ce monde gangrené par l'inhumanité économiste, voilà un théâtre qui replace l'humain au cœur de la représentation. Alors on préférera répondre à la question de départ avec optimisme en rappelant une vérité trop souvent dissimulée par ce sentiment d'impuissance dans lequel veut nous maintenir le système Léviathan : l'arme de résistance massive à la crise est entre nos mains. Car s'il est le grand dévoreur d'âmes, le Système préfère des consommateurs dont le cœur-portefeuille frétille, des citoyens hébétés par un flux d'images kaléidoscopiques. Les cadavres n'achètent pas de téléphones portables et ne regardent pas les émissions de télé-réalité. Ces quatre vieux, par un ultime clin d'œil à deux mille six cents ans de Moïra théâtrale, décident d'en finir et suggèrent à la dictature de l'euphorie perpétuelle d'aller se faire voir chez les Grecs. Tu as possédé nos vies, mais notre mort nous appartient !

LA QUESTION

QUE DEMANDE LE PEUPLE ?

— par Daria Deflorian —

« Non conoscevo questa espressione francese, nonostante l'origine « romana » : « [...] [populus] duas tantum res anxius optat panem et circenses », scriveva il poeta latino Giovenale. « [...] [il popolo] due sole cose ansiosamente desidera pane e i giochi circensi ». Anche se in francese questa frase significa « cosa si può chiedere di più » partirei da quel senso più lontano. Direi che c'è qualcosa nell'idea più riduttiva di intendere il popolo che ancora gioca con questo tipo di consenso. La politica dei grandi eventi, sempre più invade l'ambiente (non a caso definito « mercato ») dell'arte e dello spettacolo ovunque. Anche il teatro si piega allo spettacolo invece del contrario. E allora rispondo. Cosa si può chiedere di più ? Complessità. Vedere, assistere a qualcosa che non mi sia del tutto e immediatamente chiaro, che mi metta in crisi rispetto a quello che so. Che rompa i miei schemi, le mie abitudini. Quando ho visto giovanissima « Wielopole Wielopole » di Tadeusz Kantor ho sentito fisicamente il mio cervello aprirsi come un guscio di noce che si crepa. Avevo capito ? Era semplice ? No. Era

grande. Era più grande di me. Mi dovevo innalzare per coglierlo. È questo movimento che importa. Il consenso, e non parlo solo di arte e cultura, è una gran fregatura. »
(Traduction sur iogazette.fr)

Daria Deflorian est actrice et metteuse en scène. Avec Antonio Tagliarini, elle commence en 2008 à travailler sur plusieurs créations dont ils sont à la fois les auteurs, les metteurs en scène et les interprètes. Provenant du monde de la performance, ils expérimentent d'autres modes de production de la représentation et explorent des formes alternatives d'alliance entre la scène et le public. Ils présentent au Festival d'Automne cette année « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » et « Il cielo non è un fondale ».

ODÉON, THÉÂTRE DE L'EUROPE
TEXTE ET MÉS DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI

IL CIELO NON È UN FONDALE

La saison dernière, ils présentaient deux créations* au Théâtre de la Colline. C'est aujourd'hui à l'Odéon que Daria Deflorian et Antonio Tagliarini interrogent la matière du réel à travers l'exploration du rapport entre l'individu et son environnement.

Il y a toutes sortes de faits, de gestes, de chutes, de sourires, dans *Il cielo non è un fondale** (*Le ciel n'est pas une toile de fond*), dernière création de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Accompagné des comédien-ne-s Francesco Alberici et Monica Demuru, le binôme italien (qui travaille, depuis 2008, à des propositions interrogeant les notions de personnage, de contexte, de représentation) construit une divagation à quatre temps sur le rapport au monde, à l'autre, et finalement à soi. « À certains moments, nous vous demanderons de fermer les yeux, prévient Daria Deflorian. Vous voudrez bien le faire s'il vous plaît ? » Le ton est simple. Léger. Résolument bon enfant. L'ambition est d'inclure le public dans l'espace d'exploration que constitue le théâtre. À trois reprises, les spectateurs seront donc amenés à fermer les yeux durant quelques secondes, créant eux-mêmes les noirs qui feront office de sas entre les quatre mouvements de ces cheminements intérieurs.

DU MOI AU MONDE, L'ÊTRE EN QUESTION

Purement formelles, ces césures ne marquent pas de changements de caps. Elles agissent comme des pauses, avant de voir les digressions à l'œuvre repartir, rebondir, s'entrelacer en mettant en jeu la question de l'être, en exposant différents points liés à la marginalité et à l'exclusion. Une figure de clocharde apparaît, contre la grille d'un jardin public. Ainsi que celle d'un vendeur de fleurs indien, d'un aide-cuisinier pakis-

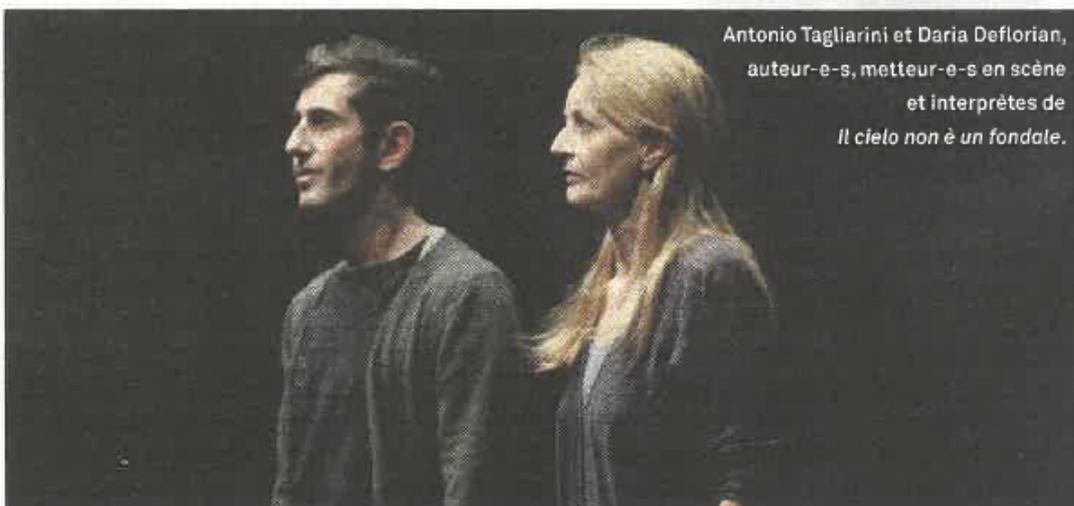
tanaï, de Jack London... On perçoit également les échos d'autres chemins de vie qui se brisent, se cherchent, tanguent au sein d'états du monde aux cadres incertains. Dans cette remarquable mise à l'épreuve du théâtre et du réel, toutes les frontières sont poreuses. Celles entre l'intériorité et l'extériorité, entre soi et l'autre, entre le concret et l'incertitude. Remplissant l'espace vide de la scène du seul poids de leurs mots et de leurs (belles) présences, Daria, Antonio, Francesco et Monica examinent le champ de leurs fragilités et de leurs hésitations. Qui sont aussi les nôtres.

Manuel Piolat Soleymat

* Lire l'article d'Agnès Santi, *L'Italie à l'honneur*, La Terrasse n° 235, septembre 2015. Le Théâtre de l'Odéon reprend l'un de ces deux spectacles, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*, du 29 novembre au 7 décembre 2016.

Odéon, Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier,
1 rue André-Suarès, 75017 Paris. Du 9 au
18 décembre 2016. Du mardi au samedi à 20h,
le dimanche à 15h, relâche le lundi.
Spectacle en italien, surtitré en français,
vu le 16 novembre 2016 au Théâtre Vidy à
Lausanne. Durée de la représentation : 1h30.
Tél. 01 44 85 40 40. www.theatre-odeon.eu
Également le 13 janvier 2017 à La Filature
à Mulhouse et du 26 au 29 avril au Théâtre
Garonne à Toulouse.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr



Antonio Tagliarini et Daria Deflorian,
auteur-e-s, metteur-e-s en scène
et interprètes de
Il cielo non è un fondale.

« Ce ne andiamo per non darvi altre
preoccupazioni »
de Daria Deflorian & Antonio
Tagliarini

Du 29 novembre au 7 décembre 2016



NOTRE AVIS : À NE PAS MANQUER
-SÉLECTION NOVEMBRE 2016-

Quatre italiens s'emparent d'un fait divers subtil et bouleversant sur fond de tragédie grecque,
mais pas celle que l'on croit.

“

Nous partons pour ne
plus vous donner de
souci.



La pièce en bref

Deux hommes et deux femmes s'avancent sur le plateau pour nous annoncer tout de go que le spectacle n'aura pas lieu. Quelques petits malins commencent à remettre leur manteau, avant que ne débute un récit à quatre voix, durant lequel nous entendrons l'histoire d'une poignée de retraitées grecques, fermement décidées à mettre fin à leur jour afin de ne pas alourdir du poids de leurs pensions la dette colossale d'un pays pays sur le point d'implorer. Un fait divers qui a de quoi plomber l'ambiance, traité ici avec un sens de l'humour tout italien.

Sur scène, peu d'éléments de décor, sinon un néon pendu de biais, une table et trois chaises. Le but n'est pas de nous balancer en pleine figure le dénuement matériel et moral dans lequel devaient se trouver ces retraitées le soir de leur mort, mais d'attirer notre attention sur la reconstitution *post mortem* de leurs échanges, imaginés par ces quadragénaires en pleine crise existentielle et artistique. Les rares accessoires utilisés sont désarmants d'efficacité : une bouteille de vodka, une boîte de pilules blanches, quatre cagoules et quatre perruques. Revêtus de noir des pieds à la tête, les quatre personnages finissent par se fondre anonymement dans l'obscurité du plateau, à l'image de ces petites vieilles dames englouties par la noirceur d'un quotidien devenu insoutenable.



Alicia Dorey
Co-fondateur

Va au théâtre 7 fois par semaine

Les 5 pièces.com – Décembre 2016 (Suite de l'article)



ON A AIMÉ

- Que le spectacle ne tombe jamais dans le pathos, grâce à une naïveté feinte et parfaitement maîtrisée.
- Qu'on donne encore une chance aux parisiens de voir ce spectacle, même si le cas de la Grèce nous paraît – à tort, vous l'aurez compris – déjà loin.



ON A MOINS AIMÉ

- Rien.



AVEC QUI FAUT-IL Y ALLER ?

- Certainement pas avec votre grand-mère, sauf si mamie a de l'humour.
- Un grec plutôt remonté.



ALLEZ-Y SI VOUS AIMEZ

- Les faits divers.
- Porter une cagoule.

Infos pratiques



Mise en scène
Daria Deflorian
Antonio Tagliarini



Dates
29 nov. au 7 déc.
2016



Horaire
20h (mar-sam)
15h (dim)



Durée
1h15



Adresse
Ateliers Berthier
1 rue André Suarès
Paris 17



Avec
Anna Amadori, Daria Deflorian, Antonio
Tagliarini, Valentino Villa



Prix
-28 ans : 18€
+28 ans : 36€

La crise en habits de deuil à l'Odéon

Philippe Chevilley

 @pchevilley

Stéphane Braunschweig, lorsqu'il était encore directeur de la Colline, avait programmé les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Nommé à la tête de l'Odéon, il a eu la bonne idée de les réinviter, dans le cadre de sa première saison, avec deux spectacles : « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » (« Nous partons pour ne plus vous causer de soucis »), spectacle déjà présenté en 2015 à Paris ; et « Il cielo non è un fondale » (« Le ciel n'est pas une toile de fond »), leur dernier opus.

Ces deux trublions de la scène ont tout à fait leur place au Théâtre de l'Europe. Hérauts d'un théâtre pauvre, dépouillé – métaphore de l'état délétère dans lequel se trouve le spectacle vivant en Italie –, ils portent un regard à la fois acéré, humain et distancié sur la société, évitant tout pathos pour représenter les tragédies de notre temps. « Ce ne andiamo... » est exemplaire de ce travail sur le fil, mêlant le documentaire, le politique, le comique et le poétique.

Ce fulgurant spectacle d'une heure est inspiré d'une image macabre du roman « Le Justicier d'Athènes » de Pétrou Markaris : au plus fort de la crise économique grecque, quatre retraitées sexagénaires

THÉÂTRE

Ce ne andiamo...

de Daria Deflorian
et Antonio Tagliarini.
Festival d'automne. Paris,
Odéon (01 44 85 40 40),
jusqu'au 6 décembre.
Puis « Il cielo
non è fondale »
du 9 au 18 décembre.

sont retrouvées mortes dans une maison d'Athènes. Elles se sont suicidées et ont laissé un mot pour expliquer leur geste : « Nous avons compris que nous sommes un poids pour l'Etat, pour les médecins et pour toute la société. Nous partons donc pour ne pas vous donner d'autres soucis.

Vous allez faire des économies sur nos retraites et vivez mieux. »

L'intime et le néant

Pas question pour les quatre acteurs (Anna Amadori, Daria Deflorian, Antonio Tagliarini, Valentino Villa) de représenter l'irreprésentable. Alors ils parlent, ils « content » et se racontent, ils digressent, tournent autour du terrible fait divers. Par instants, ils nous font rire, puis, d'un coup, nous vrillent le cœur (en évoquant les femmes mortes sur un lit se tenant la main comme deux copines de seize ans).

Le plateau nu de Berthier éclairé d'un simple néon suspendu est impressionnant. Une table, des chaises viennent le meubler. Une bouteille, des verres rappellent le suicide (alcool, somnifères)... Les quatre acteurs-performers recréent l'intime dans le néant. A la fin, hommes, femmes et objets prennent le deuil, recouverts, un à un, de sombres étoffes. Le désespoir fondu au noir. Avec la crise, la comédie humaine n'est plus que tragédie. ■

Deflorian/Tagliarini. Il dormiveglia della memoria

By Sergio Lo Gatto - 1 dicembre 2016

Deflorian/Tagliarini portano il nuovo spettacolo *Il cielo non è un fondale* al Teatro India di Roma per Romaeuropa Festival 2016. Recensione.

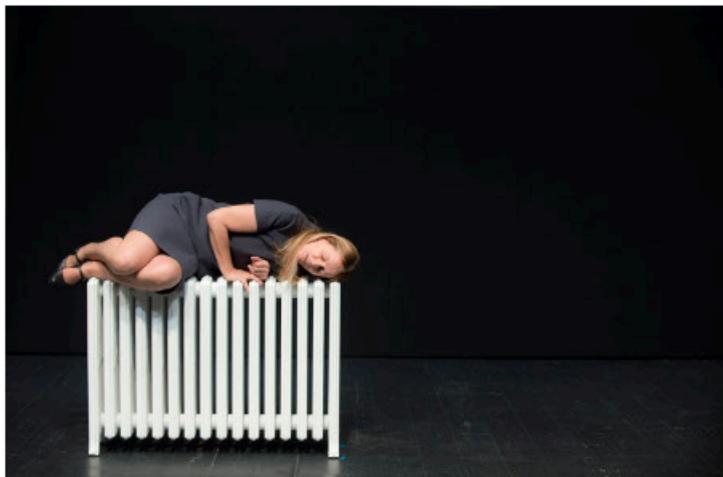


foto di Elizabeth Carecchio

Il protagonista di *Lost Highways* di David Lynch, quando gli viene chiesto perché non possieda una videocamera, risponde: «Preferisco ricordare le cose a modo mio. Non necessariamente come sono accadute».

Nello storico saggio *L'interpretazione dei sogni* Sigmund Freud sostiene che tra ricordo e sogno passa la stessa differenza che c'è tra scrivere e parlare. Le prime

categorie sono strutture chiuse, non necessariamente più razionali delle seconde, ma che si basano su un'organizzazione del pensiero più lineare; nel sogno entrano in gioco l'inconscio e l'associazione libera, nel parlato un ruolo fondamentale lo giocano l'emozione, la relazione con l'altro e dunque la corporeità, per certi versi esclusa nella forma scritta.

Il processo creativo di **Daria Deflorian e Antonio Tagliarini**, che hanno incrociato il loro percorso artistico nel 2008, non ha mai smesso di crescere e di farsi più complesso, mantenendo alcuni punti centrali che si ritrovano anche nel più recente lavoro, *Il cielo non è un fondale*, arrivato a Romaeuropa Festival dopo il debutto al Théâtre Vidy di Losanna, a breve in viaggio verso Parigi, ancora una volta - come lo scorso anno - al Festival d'Automne.

Se nelle opere precedenti c'era sempre il riferimento a un materiale non sempre teatrale ma comunque identificabile (la visione di *Café Müller* di Pina Bausch in *Rewind*, il reportage di Mariusz Szczygieł su Janina Turek in *Reality*, un'immagine di un racconto di Petros Markaris in *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*), *Il cielo non è un fondale* si stacca da quasi ogni materiale di riferimento ed è il risultato di un sottile gioco tra ricordo e



foto di Elizabeth Carecchio

sogno, in cui prendono vita e si legano frammenti di quattro immaginari estremamente intimi. Sulla scena, oltre a Deflorian e Tagliarini, **Francesco Alberici e Monica Demuru**, partecipi fin dall'inizio nella creazione di una relazione scenica mai davvero lineare eppure tenuta insieme dai fili di una sorta di "drammaturgia postuma" che si completa solo di fronte allo spettatore.



foto di Elizabeth Carecchio

Il palco della sala A del **Teatro India** di **Roma** ospita una scena essenziale, fatta solo di una parete nera che avvanzerà, indietreggerà e si aprirà ad angolo. È l'allusione a quel cielo che non c'è, a quel fondale che invece c'è e diventa unico elemento materico oltre al corpo dei quattro performer. Deflorian attende che gli spettatori abbiano preso posto, prima di comunicare, con gentilezza, che durante lo spettacolo potrebbe essere

chiesto loro di chiudere gli occhi e di riaprirli.

Una versione a cappella de *Il cielo* di Lucio Dalla, cantata da Monica Demuru che si staglia sulla parete, apre uno squarcio onirico che mai si chiuderà.

Nel sogno di Antonio Daria è diventata una senzatetto, ma intervengono, non invitati, anche Monica e Francesco, ciascuno assume una posizione e una propria volontà di azione. E così il sogno diventa ricordo, arricchito dall'occhio interno dei singoli, messo in crisi da piccole discrepanze nella ricostruzione degli eventi, eventi che appartengono a tutti e a nessuno. Il grande spazio illuminato da **Gianni Staropoli** accoglie conversazioni e movimenti minimali, ma forse non minimalisti, che non puntano cioè ad alcun manierismo dell'insignificante. Il ritmo del parlato e quello del vagabondare dei corpi assegnano quasi sempre un perfetto equilibrio al rapporto tra conversazione e monologo: tenendo sempre lo spettatore come referente si evita così il rischio del chiacchiericcio casuale, della tirata a effetto, della retorica delle piccole cose. Anche laddove alcuni passaggi – come quello in cui Alberici racconta il suo bislacco rapporto con un venditore di rose ex generale dell'esercito – si prendono troppo spazio, è grazie alla cura delle intonazioni, agli intermezzi cantati e alla musica del dialogo che lo spettacolo procede con grande fluidità.

Nel teatro di Deflorian/Tagliarini si assiste a un continuo slittamento tra il dato di fatto e la sua narrazione. In opposizione a chi vi ravvisi la scomparsa di una reale tecnica di recitazione in favore di uno stile troppo sussurrato, si erge la testimonianza – mai ostentata – di una ricerca attenta al dettaglio, l'evidenza di un risultato che si svela solo laddove mostra il processo che, da un profluvio di domande intime e attraverso un denso



foto di Elizabeth Carecchio

lavoro di improvvisazione, arriva alla costruzione di un logos fieramente effimero.

Allora i temi trattati (c'è dentro l'attenzione al destino altrui, la solitudine, il concetto di carità), questa volta, sono programmaticamente più sfumati, la loro struttura è rizomatica, la rete dei significati si slabbra lasciando allo spettatore lo spazio per inserire il proprio vissuto, per riconoscersi dentro certe ossessioni del quotidiano, certi ragionamenti dell'anima che definiscono una strategia di sopravvivenza al guardarsi vivere di cui, uno su tutti, Albert Camus si era fatto sacerdote.



foto di Elizabeth Carecchio

Ad Antonio che rivive l'incidente in motorino che ha messo fine alla sua carriera di danzatore rispondono i ragionamenti di una Daria più giovane alle prese con un futuro incerto, frammenti de *La domenica* di **Giovanni Truppi** rientrano nel parlato e nel cantato di Demuru, prima di esplodere nel finale, mentre il palco si riempie di un gregge di termosifoni bianchi, simbolo di quel calore umano che è l'essenza della ricerca di questa

coppia artistica.

Con la consistenza di una *madeleine* proustiana rinsecchita dall'umidità, il ricordo diventa sogno, da raccontare ogni volta a modo nostro, non necessariamente come è accaduto.

Sergio Lo Gatto

IL CIELO NON È UN FONDALE

Di Daria Deflorian, Antonio Tagliarini

Con Francesco Alberici, Daria Deflorian, Monica Demuru, Antonio Tagliarini

Collaborazione al progetto Francesco Alberici, Monica Demuru

Testo su Jack London Attilio Scarpellini

Assistente alla regia Davide Grillo

Disegno luci Gianni Staropoli

Costumi Metella Raboni

Costruzione delle scene Atelier du Théâtre de Vidy

Direzione tecnica Giulia Pastore

Accompagnamento, Distribuzione internazionale Francesca Corona

Organizzazione Anna Damiani

Produzione Sardegna Teatro, Teatro Metastasio di Prato, Emilia Romagna Teatro Fondazione

Coproduzione Odéon - Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Romaeuropa Festival,

Théâtre Vidy-Lausanne, Sao Luiz - Teatro Municipal de Lisboa, Festival Terres de Paroles, théâtre

Garonne, scène européenne - **Toulouse**

Sostegno Teatro di Roma

Collaborazione Laboratori Permanenti / Residenza Sansepolcro, Carrozzerie | n.o.t / Residenza

Produttiva Roma, fivizzano 27 / nuova script ass. cult. Roma

Daria et son double, Antonio

Le duo d'acteurs italiens revient à Paris, où il met en scène deux spectacles d'une belle et simple humanité

THÉÂTRE

C'est une belle histoire de théâtre, à l'italienne. L'histoire d'une femme, Daria Deflorian, et d'un homme, Antonio Tagliarini, qui se sont rencontrés il y a dix ans et depuis créent ensemble des spectacles qui leur ressemblent : simples et humains. En France, on les a découverts l'année dernière, avec *Reality* et *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »). D'un côté, une femme polonaise, Janina Turek, qui, de 1940 à sa mort, en 2000, a consigné dans 78 carnets tous les faits les plus quotidiens de sa vie, en chiffrant, sans les commenter, le nombre de coups de téléphone donnés et reçus, de personnes rencontrées et saluées dans la rue... De l'autre, quatre retraitées grecques, seules, sans famille ni enfant, ni même chien, qui, comme plus de trois mille de leurs compatriotes, ont choisi de se donner la mort parce qu'elles n'avaient plus de place dans un système où seule compte la rentabilité. Elles ne voulaient plus peser sur les autres.

Ce spectacle est repris, aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, où Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentent leur nouvelle création, *Il cielo non è un fondale* (« Le ciel n'est pas une toile de fond »), qui vient d'être créée au Théâtre de Vidy-Lausanne. C'est là que nous l'avons vue, avant de rencontrer Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. Ils sortaient de scène, cette scène qui, pour eux, ne fait qu'un avec la salle, à qui ils s'adressent, en demandant à plusieurs reprises au public de fermer les yeux. « Ferme les yeux et le noir des caractères va faire apparaître les lumières de la ville », écrit Peter Handke au tout début du *Chinois de la douleur*. Quand on leur cite cette phrase, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini disent : « Oui, c'est exactement ça. » Peter Handke et Annie Er-

Daria la blonde et Antonio le brun, un jour, ont su dire non à ce à quoi ils étaient destinés

naux les ont guidés vers *Il cielo...* Ils s'y mettent en scène dans la ville, dont ils font entendre la rumeur. Cette même rumeur qui, dans *Ce ne andiamo...*, parvenait comme un écho lointain à la tragédie des retraitées grecques confinées dans leur appartement.

Au détour des séquences, qui, comme toujours, se donnent sur le plateau nu, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini livrent des moments de leur histoire. Quand ils se sont connus, ils étaient dans la quarantaine et venaient d'horizons différents. Aussitôt, ils se sont reconnus, comme cela arrive dans les grandes amitiés. Aujourd'hui, ils peuvent parler l'un à la place de l'autre, et souvent ils éclatent de rire ensemble, Daria la blonde et Antonio le brun, qui, un jour, ont su dire non à ce à quoi ils étaient destinés. Daria est née à 1000 mètres d'altitude, dans un village pauvre du Trentin, Tesero, et dans une famille pauvre : un père menuisier, cinq enfants. Elle est au milieu de la fratrie, et c'est la première à faire des études. Elle réussit si bien au lycée que le directeur de la banque du village vient voir son père pour l'engager. Elle refuse, veut aller à la faculté.

Un hommage à Pina Bausch

La voilà à Bologne, où elle apprend le théâtre. Elle en a eu la révélation dans son enfance, grâce à la décentralisation, qui apportait des spectacles dans les vallées. Elle sait que son père, qui s'oppose à la voir entrer dans le métier, a joué, quand il était jeune, dans une troupe amateur. Des photos le montrent, déguisé en femme. Celui d'Antonio Tagliarini a fait la même chose, mais il s'est bien gardé de le dire à son fils, qui découvre par hasard des clichés du père travesti. Lui aussi s'oppose à ce que son fils fasse une carrière artistique : c'est un Sicilien, marié à une Milanaise et installé à Rome, où Antonio grandit et étudie l'économie, pour donner le change. Une fois diplômé, il annonce à son père qu'il a appris la danse, en cachette, tout en suivant la faculté. « C'était pire que tout, pour un père sicilien, Un fils comédien, à la rigueur, mais un fils danseur... Il m'a dit : "C'est ton choix, mais je ne l'approuve pas." »

Antonio Tagliarini et Daria Deflorian tiennent leur cap. Après Bologne, où elle fait trois découvertes fondamentales, Tadeusz Kantor, Carmelo Bene et Pina Bau-

sch, elle s'installe à Rome. Elle choisit de vivre dans les quartiers excentrés de Rome où Pasolini, « mon maître, mon père, mon frère », allait à la rencontre des gens. Et elle travaille comme comédienne, dans les circuits à la marge. Soit, par exemple, dans les années 1980, ceux de Mario Martone, alors jeune metteur en scène, ou de Pippo Delbono, lui aussi à ses débuts, qui loge chez elle avec toute sa troupe quand il vient à Rome. De son côté, Antonio Tagliarini mène une carrière de danseur, qui décolle sur le plan international, quand un accident de scooter le brise. Il a 28 ans, et doit se reconstruire, autrement. Fort de la non-danse et de l'influence de chorégraphes comme Jérôme Bel, qu'il a découverts en vivant à Lisbonne dans les années 1980, il invente ses spectacles, proches de la performance. Et il réussit sa reconversion.

Antonio Tagliarini est plus connu sur la scène italienne que Daria Deflorian quand le metteur en scène Fabrizio Arcuri les réunit dans la pièce de Martin Crimp, *Atteintes à sa vie*, en 2005. Trois ans

Ils peuvent parler l'un à la place de l'autre, et souvent ils éclatent de rire ensemble

plus tard, ils créent leur premier spectacle, *Rewind*, en hommage à *Café Müller*, de Pina Bausch. Cet amour commun pour la chorégraphie n'est pas le seul qui les lie, eux qui maintenant habitent le même immeuble à Rome, elle au rez-de-chaussée, lui au dernier étage. Daria Deflorian et Antonio Tagliarini se reconnaissent dans la démarche de metteurs en scène comme Danio Manfredini, que seul le Théâtre Garonne de Toulouse a invité en France, et Claudio Morganti, qui, lui, n'est jamais venu : « Des êtres libres, qui choisissent vraiment leur voie. »

A l'hommage à Pina Bausch succède *From A to D and Back Again*, inspiré par Andy Warhol. Puis viennent *Reality*, *Ce ne andiamo...*

et *Il cielo...*, des spectacles qui, eux aussi, « choisissent vraiment leur voie ». Pour les préparer, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini travaillent longtemps en amont. Ils lisent beaucoup, enquêtent, se renseignent. Puis ils oublient tout, d'une certaine manière, quand ils entrent en répétition. Le plus important, alors, est ce qui naît de leur présence dans l'espace, qu'ils habitent comme on le ferait d'une maison à habiter. Certains rapprochent leur théâtre de l'arte povera. C'est plutôt un théâtre artisanal et humble, mais porté par une ambition impérieuse, telle la construction de la cloche dans *Andrei Roublev* (1966), le film d'Andrei Tarkovski – une scène qui guide Daria Deflorian.

La réalité d'aujourd'hui

Quand elle en parle, Antonio Tagliarini acquiesce. Leur cloche, à tous les deux, donne le son de la réalité d'aujourd'hui. Dans *Il cielo non è un fondale* – un titre en quoi l'on peut voir une métaphore de leur théâtre –, ils livrent, d'une manière autobiographique, les rêves, les moments de solitude, les

chutes et les petites hontes face à la précarité qu'ils éprouvent dans la ville. A la fin, ils mettent sur scène des radiateurs en fonte. Des refuges, des réconforts, comme les poêles auxquels Daria Deflorian se collait l'hiver, quand elle était petite, dans les montagnes. ■

BRIGITTE SALINO

Dans le cadre du Festival d'automne, aux Ateliers Berthier de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, 1, rue André-Suarès, Paris 17^e. Tél. : 01 44 85 40 40. De 18 € à 36 €. Du mardi au samedi à 20 heures, dimanche à 15 heures.

« *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* » (« Nous partons pour ne plus vous donner de soucis »), avec Daria Deflorian, Antonio Tagliarini, Anna Amadori, Valentino Villa, jusqu'au 7 décembre.

Durée : 1 h 15. En italien surtitré. « *Il cielo non è un fondale* » (« Le ciel n'est pas une toile de fond »), avec Daria Deflorian, Antonio Tagliarini, Francesco Alberici et Monica Demuru, du 9 au 18 décembre.

Durée : 1 h 15. En italien surtitré.



Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, à Paris, lundi 28 novembre. (A.N.H. / AGAPARIER POUR LE MONDE)

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis), de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, Festival d'Automne à Paris

Crédit photo : Elisabeth Carecchio



Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni (Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)*, inspiré par une image du roman *Le Justicier d'Athènes* de Petros Markaris, de **Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, Festival d'Automne à Paris*

Restituer au théâtre l'image de quatre retraitées grecques et leur geste – un suicide causé par la crise économique qui afflige la Grèce dans les années qui initient le XXI^e siècle – sans faire parler concrètement le contexte, tel est le propos dramaturgique des concepteurs scéniques singuliers Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, présents et bien vivants sur le plateau de *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*.

Les interprètes sont à la fois des performers et des figures, des présences exposées puis en retrait, successivement ou alternativement, invitant le public à les écouter, accompagnés par deux autres comédiens, Anna Amadori et Valentino Villa, dans la même situation scénique, observateurs à la façon du public, et acteurs.

Le plateau est nu, si ce n'est un éclairage intense qui le domine, une table et quatre chaises, au départ, essaimées à cour et à jardin et qui seront rassemblées plus tard pour agrémenter la table sur laquelle sont déposés quatre verres et une bouteille d'alcool, des accessoires nécessaires à l'endormissement souhaité par les femmes.

Habillés de façon quotidienne, ils enfilent peu à peu des atours noirs – pull, jupe, perruque et capuche, y compris pour les comédiens qui interprètent des femmes – pour signifier le deuil et la mort en cachant leur corps sous un linceul noir repérable, un corps devenu inaccessible à vue et à jamais de l'extérieur comme de l'intérieur. Les chaises, tables, verres et bouteilles seront revêtus d'un feutre noir radical.

Les artistes s'emploient à incarner la figure du dedans et du dehors, le corps et les lieux, le je et l'autre, « *l'intérieur du monde intérieur à l'extérieur* », à la manière de Peter Handke que citent les metteurs en scène.

Hottello théâtre.com – Vendredi 2 décembre 2016 (Suite de l'article)

Une façon de parler de soi et de chacun dans le public, tous à la fois différents et semblables, une invitation à partager et ressentir l'état d'âme de ces retraitées.

L'entreprise théâtrale retourne l'intimité pour en dévoiler la vie brute – contraintes et limites sociales – à l'intérieur d'un monde ultra-libéral qui se dit excessivement fort, positif et progressiste alors qu'il n'est qu'arrogance pure, niant l'existence vécue.

Et puisque s'est installé chez les puissants dans une société inique, un refus de « voir » et de « reconnaître » les conditions de vie insignes des plus faibles et fragiles – la marginalité de la vieillesse -, le spectacle *ce ne andiamo...*, engagé éthiquement et esthétiquement, répond à son tour à ce déni méprisant et lâche par un refus autre, une volonté affichée de dire non pour ne plus soutenir l'insoutenable et s'opposer radicalement à l'éradication du sentiment digne d'être au monde.

La représentation, caractérisée par une sobriété et une épure à contre-courant de la dimension spectaculaire des produits scéniques tendance – avec musique, vidéo et scénographie impressionnante – signifie la justesse et l'urgence d'une parole autre.

Véronique Hotte

Festival d'Automne à Paris, Odéon – Théâtre de l'Europe, Ateliers Berthier, du 29 novembre au 7 décembre. Tél : 01 44 85 40 00

CDN Besançon Franche-Comté, du 7 au 9 mars. **CDN Théâtre de Lorient**, du 29 mars au 1^{er} avril.
Scène nationale Châteaувallon, le 19 mai.

« Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni » de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, aux Ateliers Berthier

Article de [Marianne Guernet-Mouton](#)

Le Théâtre comme ultime lieu du désespoir

Inspirée par une image du roman *Le Justicier d'Athènes* de Pétros Markaris, « Nous partons pour ne plus vous donner de soucis » est une création de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini qui avait déjà été jouée la saison passée au Théâtre de la Colline, rejouée pour quelques dates avant que leur prochaine création, « Il cielo non è un fondale » ne soit prochainement présentée au Théâtre de l'Odéon (6^{ème}). Ce spectacle traite de la crise que traverse la Grèce par le biais de quatre retraitées qui ont décidé de s'ôter la vie à cause de la situation économique, il est question de leur geste, de la posture à adopter face au monde pour dire non, et de ce que nous pouvons en apprendre.



Depuis le 20 mars 1985, l'une des retraitées dort seule, une autre regrette de ne jamais avoir eu de petit chien, il y a encore celle qui rêvait d'apprendre à danser les premiers pas de la Zirka, toutes se demandent comment trouver une solution, et ce qui les empêche d'aimer la vie. Ces quatre femmes s'étaient dit un jour qu'en vieillissant elles s'aideraient, elles vivraient ensemble : elles vont mourir ensemble. De la cigüe, comme pour Socrate ? Non, elles ont choisi la vodka et les somnifères, sans oublier leurs vitamines, geste bouleversant d'humanité pour quitter cette société qui les avait quittées avant elles. Ces derniers instants, et ce suicide collectif, c'est ce que tentent de jouer quatre comédiens, deux femmes et deux hommes ayant abandonné l'idée de leur ressembler physiquement. Dans un espace saturé de noir, ils prennent la parole chacun leur tour et s'asseyent autour d'une table sur laquelle on aperçoit quatre verres, une bouteille d'alcool, et les cartes d'identité des retraitées. Oscillant entre l'espace de jeu et l'espace réel de la salle de théâtre, les acteurs à la fois jouent et racontent leur personnage.

La seule réalité qui soit, c'est le fond irrésolu de ce geste, le fond plus noir que le noir, il s'agit de comprendre comment jouer ces retraitées, de comprendre si c'est nous qui disparaissions à un moment donné, ou si c'est la réalité qui nous efface. Ces questionnements jalonnent le spectacle qui nous fait presque penser à un tableau de Magritte qui se serait animé tant ce que les comédiens jouent, sans décor ou repère visuel, se heurte à ce qu'ils nous disent. Il y a cette tragique réalité de la Grèce que nous connaissons, de son taux à 65% de chômage chez les jeunes, de ses 10 000 suicides dus à la crise économique, de tous ces loyers impayés, de tout un pays qui semble s'éteindre, et ce discours sur le geste, l'acte de se donner la mort pour dire non. Comment sort-on d'une crise ? Daria Deflorian et Antonio Tagliarini cherchent alors à donner une temporalité à cette temporalité de la crise grâce à l'histoire de ces quatre retraitées qui dans une scène finale, disparaissent avec les objets qui ont marqué leur mort, tous recouverts de noir : le fond les efface avec pour dernier mot « Nous partons pour ne plus vous donner de soucis ».



Marqué par une forme de lenteur qui exacerbe la sensibilité des acteurs et qui permet de décomposer le geste et les pensées qui ont dû l'accompagner, cette création alerte et bouleverse d'humanité. On dépasse le sujet de la crise économique pour toucher au plus près les regrets et les instants qui font ou qui expliquent une existence. Il ne s'agit pas simplement pour les acteurs de jouer ces femmes, mais en nous privant de décor et nous inondant de mots, il s'agit d'entrer dans une dimension de l'irrésolu. Ce sont nos réalités, nos imaginaires qui se retrouvent projetés sur la toile de fond et deviennent le fondement de cette pièce où chacun se retrouve interpellé, et où l'on est soi-même à son tour mis en crise.

Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni

De Daria Deflorian et Antonio Tagliarini

Avec Anna Amadori, Daria Deflorian, Antonio Tagliarini et Valentino Villa

Du 29 novembre au 7 décembre 2016

Odéon Théâtre de l'Europe/Ateliers Berthier

1 Rue André Soares

75017 Paris

<http://www.theatre-odeon.eu/fr/>

SAMEDI 3 DÉCEMBRE 2016

**Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni
(Nous partons pour ne plus vous donner de soucis)
de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini.**

Le point de départ de ce spectacle des metteurs en scène italiens associés Daria Deflorian et Antonio Tagliarini est le début du roman "Le justicier d'Athènes" écrit en 2011 par l'écrivain grec Pétros Markani. N'arrivant plus nouer les deux bouts, ce qui engendre de navrantes conséquences psychiques, quatre femmes retraitées se sont données la mort. Cela après avoir laissé leurs lieux d'habitation dans un état impeccable et laissé des mots dans lesquels elles expliquent ne pas vouloir être à la charge de la société à qui leur disparition va ôter un poids. Comme ces femmes les comédiens sont quatre, les deux initiateurs du projet et deux autres interprètes. Ils prendront à tour de rôle la parole. Hormis quelques chaises le plateau est nu ce qui rappelle l'extrême précarité dans laquelle vivaient les personnes qui ont pris la décision d'en finir. En choisissant de jouer sur un vaste plateau où ils se trouvent éloignés l'un de l'autre les acteurs font aussi ressentir le sentiment de vide qu'éprouvaient les défuntés. Si le spectacle, qui souligne combien la misère étend ses ravages, distille de l'émotion il est aussi, mâtiné d'humour grâce notamment à Daria Deflorian, comédienne de première force. On lui sait gré d'avoir souligné dans le dossier de presse que, comme les femmes âgées dont il est question, les artistes sont en ces temps accablant considérés comme des bouches inutiles. Avec le Festival d'Automne Jusqu'au 18 décembre Odéon - Ateliers Berthier -17e tél 01 44 85 40 00

PUBLIÉ PAR JOSHKA SCHIDLOW À 12:27. AUCUN COMMENTAIRE: 

Il cielo non è un fondale. Intervista a Deflorian e Tagliarini

Dopo il premio Ubu nel 2014 e il successo internazionale di "Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni", il duo Deflorian e Tagliarini si mette in viaggio con un nuovo spettacolo. Già ospite di Romaeuropa Festival, "Il cielo non è un fondale" sarà al teatro de l'Odéon a Parigi dal 9 al 18 dicembre per il pubblico del rinomato Festival d'Automne.

Scritto da [Chiara Pirri](#) | giovedì, 8 dicembre 2016 · 0



Daria Deflorian & Antonio Tagliarini, Il cielo non è un fondale – photo © Elizabeth Carecchio

Protagonista de *Il cielo non è un fondale*, del duo **Deflorian e Tagliarini**, è quell'equilibrio di forze invisibili, il paesaggio su cui si districano come piante le nostre vite quotidiane, su cui i sentieri privati s'intrecciano per dar vita a un quadro animato. Se, come dice Rousseau, "*Il nostro vero io non è interamente in noi*", è vero che una parte dell'io è forse da ricercare in questo cielo – che non è un fondale –, in questa ragnatela di relazioni materiali e immateriali, in questo sfondo che emerge e in cui le figure si dissolvono.

Qual è il percorso che da *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* porta a *Il cielo non è un fondale* ?

Il cielo non è un fondale è cominciato dentro *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni*. Allora ci interrogavamo su quanto fosse difficile restituire in scena l'immagine di quattro pensionate greche e del loro gesto – il suicidio nel contesto della crisi economica – senza "far parlare" lo sfondo... Già allora ci interrogavamo sul rapporto che intercorre tra figura e sfondo, tra soggetto e contesto. In questo nuovo progetto abbiamo dunque deciso di mettere lo sfondo in primo piano.

Qual è lo sfondo che emerge?

Se per il precedente spettacolo ciò che ci circondava e premeva era la crisi economica, il crollo di un'idea di futuro migliore, la precarietà, con *Il cielo non è un fondale* abbiamo continuato a esplorare il complesso rapporto tra noi e il mondo.

Come si fa oggi a non interrogarsi sui flussi migratori di decine di migliaia di persone che in massa abbandonano tutto quello che avevano per fuggire da una situazione invivibile, la guerra, la miseria? Come farlo dal nostro piccolo, fortunato punto di osservazione?



Daria Deflorian & Antonio Tagliarini, *Il cielo non è un fondale* – photo © Elizabeth Carecchio

Quali domande, quali urgenze, quali incontri letterari hanno segnato questa produzione?

Tra i tanti, l'incontro con Annie Ernaux e W.G. Sebald sono stati fondamentali, anche se nel lavoro sono rimasti sotterranei. La disarmante capacità della scrittrice francese di osservare il mondo parlando di se stessa, senza alcun filtro... la potenza con cui, raccontando un paesaggio, W.G. Sebald riesce a farci sprofondare nella sua storia complessa e stratificata, quasi immaginifica... queste letture sono state illuminanti. C'è una frase di J. J. Rousseau, scelta da Annie Ernaux come citazione iniziale del suo *Diario della periferia*, che abbiamo provato ad abitare teatralmente: "*Il nostro vero io non è interamente in noi*". Ci è sembrato da subito chiaro che non c'è un confine netto tra interno ed esterno, questi due mondi si riversano all'infinito uno nell'altro. Così emerge il tema della coabitazione.

Tra le tante domande, una ha attraversato tutto il processo di lavoro: quando siamo dentro casa cosa pensiamo dell'uomo fuori sotto la pioggia?

In *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* la realtà fa da sfondo e da motore dello spettacolo, spinge e urla ma resta fuori, in un altrove rispetto alla scena. In che modo questa nuova produzione si confronta con il reale e con il quotidiano?

Avevamo scelto come confine fondamentale l'esperienza diretta, utilizzando perciò molto materiale autobiografico o, in ogni caso, personale. Poi è successo qualcosa d'imprevisto durante le prove. Ovvero il lavoro è decollato dal momento in cui abbiamo deciso di partire da un sogno. Parliamo di precarietà e privilegi, di cadute, fallimenti, incidenti, paure. Parliamo del bisogno di appoggiarsi, d'incontri che, per quanto fugaci, diventano delle rivelazioni, ma questa dimensione reale, quotidiana, è contagiata dal sogno. Questo ci ha permesso di entrare più facilmente nella realtà dell'Altro, di appropriarci di qualcosa che non ci riguardava direttamente, di accogliere delle canzoni come parte del testo, di accostare piani diversi senza preoccuparci della linearità di tempo e di spazio. Nei sogni tutto è in un presente credibile, tutto è vero e non lo è.



Daria Deflorian & Antonio Tagliarini, Il cielo non è un fondale – photo © Elizabeth Carecchio

Il cielo non è un fondale è una metafora bellissima e tagliente, ma anche un'ammonizione. A chi è diretta?

La frase è di Carla Benedetti e, nella sua semplicità, è in grado di mettere in risonanza una questione insieme etica ed estetica. Non c'è ammonizione. Ma, se c'è, un desiderio: quello di fare i conti solo con ciò che conosciamo realmente. L'esperienza diretta è (oggi) sempre più limitata rispetto a quella indiretta, riportata, riferita.

Ma, infine, cos'è il teatro?

La prima volta che ognuno di noi ha volato in aereo ha visto sparire l'azzurro del cielo via via che ci entrava dentro. Eppure è con quell'azzurro, con quel blu che identifichiamo il cielo in ogni nostra rappresentazione. Dall'interno del cielo non resta che l'atmosfera ed è solo da lontano che questo sembra essere qualcosa di diverso dall'aria che respiriamo. A suo modo il teatro è questo. Mentre lo spettacolo è una costruzione, una finzione necessaria all'incontro con gli spettatori, il teatro aleggia – non sempre, purtroppo – dentro lo spettacolo. Il teatro è incontro, accadimento. È qualcosa di irripetibile e indefinibile, ma che riconosciamo subito quando appare, perché è vivo e ci rende vivi.

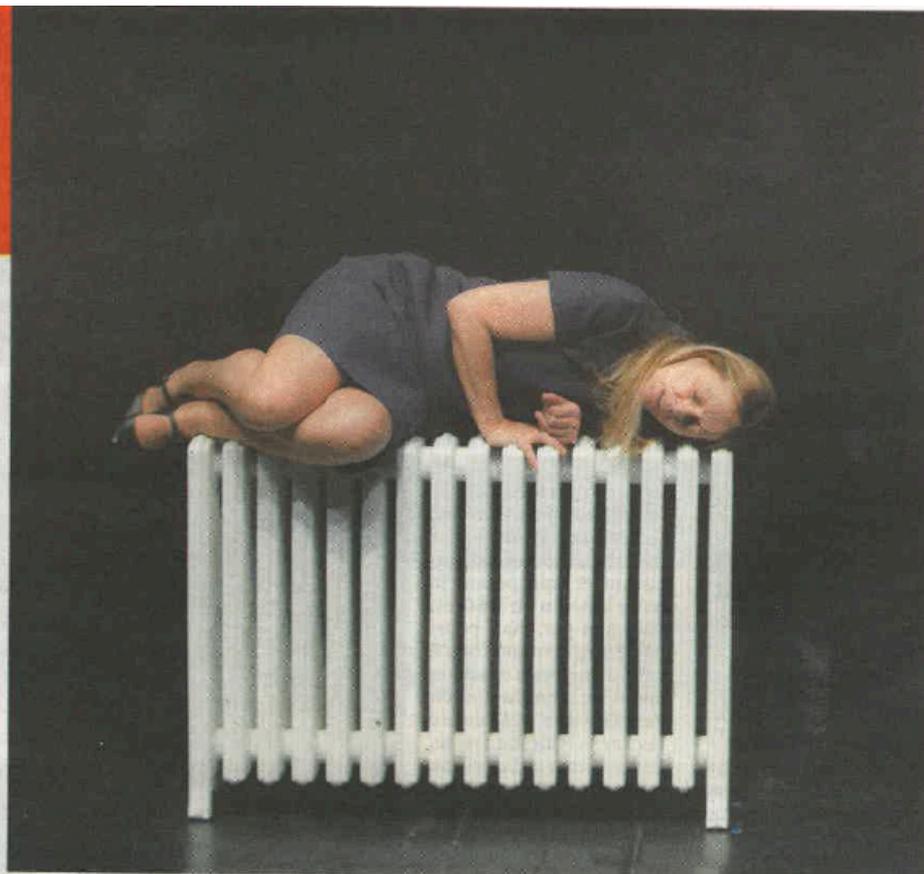
Chiara Pirri

Intervista realizzata per il programma di sala del festival Romaeuropa

<http://romaeuropa.net/festival-2016/il-cielo-non-e-un-fondale/>

<http://www.theatre-odeon.eu/fr/2016-2017/spectacles/il-cielo-non-e-un-fondale>

<http://www.festival-automne.com/edition-2016/daria-deflorian-antonio-tagliarini-il-cielo-non-e-un-fondale>



Dans *Le ciel n'est pas une toile de fond*, les acteurs livrent leurs plus grandes peurs. PHOTO E. CARECCHIO

Empathie à «Ciel» ouvert

A Paris, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini signent une pièce autour du délitement.

Le ciel n'est pas une toile de fond, Nous partons pour ne pas vous donner du souci : deux titres magnifiques, pour deux spectacles, écrits, joués et mis en scène par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini avec Francesco Alberici et Monica Demuru, qui interrogent nos vies prises dans la crise qui secoue l'Europe et produit son flot de personnes à la rue, hyper visibles et ignorées en même temps.

Banc. Nous partons pour ne pas vous donner du souci, dont les représentations se terminent tout juste, plongeaient dans la vie de quatre retraitées grecques ayant décidé de se suicider ensemble, à l'annonce que leur pension de retraite passerait de 500 à 300 euros. L'histoire, issue d'un roman de Petros Markaris, était tranquillement inventée, jusqu'à ce qu'un fait divers, dans le Sud de l'Italie, joue pour de vrai ce scénario, à proximité des acteurs occupés à répéter leur spectacle sur les vieilles dames. Que faire quand le réel balaise la fiction qui l'a devancé ? Le théâtre est-il à même de s'emparer d'un suicide collectif, sans montrer le travail des acteurs qui le restitue ? On n'est pas loin de Brecht, et c'est avec délicatesse que les acteurs explorent autant la dis-

tanciation que son impossibilité. Si loin, si proche, et finalement tellement proche qu'on devient l'autre : c'est aussi la thématique du *Ciel n'est pas une toile de fond*, sur les nouveaux paysages urbains, et la sensation d'être englouti par chaque chute. Dans les deux pièces, le plateau est vide, les couleurs développent un camaïeu de gris, les acteurs portent leurs propres vêtements, et ils conservent leurs prénoms. L'interstice entre eux et les personnages est réduit au maximum. De même, le rôle de Daria, jouée par Daria Deflorian dans *Le ciel...* ne peut s'empêcher de se voir en miroir dans chaque clocharde à gros sac croisée sur un banc. Elle aussi trimbale sa vie avec elle. Le banc est bien sûr absent de la scène, tout comme la clocharde : c'est par le langage seul et le déplacement des corps dans l'espace que le décor surgit, puis s'évapore, puis se déplace, ailleurs sur le plateau, nous faisant voir, sans le moindre accessoire, un jardin, un mur, un grand magasin, et la masse des gens au sol dans les rues de la ville.

Le ciel... débute par un rêve qu'Antonio Tagliarini a vraiment fait, alors qu'il venait de rencontrer Daria Deflorian. Ils avaient dépassé la quarantaine, avaient eu le temps de renoncer à être pour l'une actrice, pour l'autre, danseur. «Elle était à terre, fouillait dans son sac, et je m'éloignais sans la saluer : comment avais-je pu l'ignorer ?» nous dit-il à Paris, mais également sur scène,

chaque soir. Daria : «Je ne t'ai pas mal pris. Moi non plus je ne me suis pas levée, je ne t'ai pas couru après.» L'humour et l'incongruité viennent de ce que l'actrice n'a aucune prise sur le rêve d'autrui qu'elle s'accapare pourtant, tant elle s'y reconnaît.

Peur. Il y a une grande modestie dans la démarche de Daria Deflorian et d'Antonio Tagliarini, une manière d'avancer par petits pas, sans en envoyer plein les yeux, que les acteurs nous prient parfois de fermer pour passer d'une scène à l'autre. Aucun naturalisme dans ce projet où les quatre acteurs mettent chacun sur le plateau leur plus grande peur, celle de Daria Deflorian étant paradoxalement de devenir l'autre, sans retour possible. Le spectacle, qui s'est écrit après la rencontre littéraire des livres d'Annie Ernaux et de W.G. Sebald, relate aussi la célèbre histoire de Jack London, hantise de tout journaliste. Il s'était mis dans la file d'une soupe populaire pendant la crise de 1929 pour les besoins d'un reportage, s'était confondu avec la plus grande misère. Avant de se dissoudre ?

ANNE DIATKINE

LE CIEL N'EST PAS UNE TOILE DE FOND de **DARIA DEFLORIAN** et **ANTONIO TAGLIARINI**
En italien surtitré. Coproduction Festival d'automne, Théâtre de Vidy (Lausanne), Théâtre de l'Odéon. Ateliers Berthier, 75017. Jusqu'au 18 décembre.

/ critique / Daria Deflorian et Antonio Tagliarini sous un ciel gris mais favorable



© Elisabeth Carecchio

Dans la continuité formelle des spectacles simplissimes qui les ont fait découvrir en France, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini présentent, au Festival d'Automne, *Il Cielo non è un fondale*, une pièce qui évoque l'agitation perturbante des paysages urbains mais s'en tient à l'écart sur le grand plateau nu et feutré des ateliers Berthier.

L'espace est grand et froid. Il transpire la grisaille et la morosité. Pourtant, il s'y produit quelque chose d'étonnamment doux, délicat, intime et généreux à l'image de la prise de parole plutôt fantaisiste d'une femme qui dit vouloir ériger le plus commun des radiateurs en « principe de communauté ». Selon elle, cet élément fondamental bien que trivial, répandu dans toutes les villes et banlieues, recouvrirait le monde de sa chaleur protectrice et enveloppante. Il serait un appui, un secours, pour l'humanité entière qui se trouverait ainsi parée et préservée de l'urgence, la brutalité, le manque, la folie dont les vies mouvementées sont ponctuées.

Quatre acteurs relatent par fragments divers témoignages abondant dans ce sens. Peu importe s'ils sont authentiques ou délirants. « *Tout est vrai et tout n'est pas vrai* », préviennent-ils, « *ça veut dire quoi savoir ?* »... **Le vrai et le faux, volontairement entremêlés, sont emblématiques du geste singulier du duo d'auteurs-acteurs** découvert la saison dernière avec deux spectacles présentés à la Colline.

Miroir de la pauvreté sociale et de la fragilité existentielle des individus, **le geste théâtral revendique son caractère humble et élimine drastiquement toute artificialité, toute volonté de faire spectacle.** D'ailleurs, les artistes déclarent : « *Nous nous présentons au public avec une déclaration de profonde impuissance, une impuissance cruciale à représenter* ».

Ils sont donc là, face à nous, dans le plus grand dénuement. Ils parlent du quotidien, trouvent intérêt à raconter une rencontre, un souvenir, un rêve, un trac, autant de petits faits qui expriment avec légèreté une insatisfaction, une incapacité à se réaliser, à se projeter, une difficulté à rencontrer l'autre. Le texte d'une apparente banalité ressemble parfois trop à un catalogue de maximes bien pensantes mais discute différents sujets : Quel comportement adopter en passant devant une femme couchée dans la rue qui fait la manche ? Comment réenchanter son rapport au monde ?

Il y a quelque chose de naïf et d'intellectualisant en même temps, de complètement décalé et de déroutant dans cet *Il Cielo non è un fondale* insaisissable mais d'où se dégage **une belle et réconfortante humanité.**

Christophe Candoni – www.sceneweb.fr

Le ciel n'est pas une toile de fond de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini avec Francesco Alberici, Daria Deflorian, Monica Demuru, Antonio Tagliarini
décor Cristian Chironi
assistant à la mise en scène Davide Grillo
lumière Gianni Staropoli
direction technique Giulia Pastore
accompagnement et diffusion international Francesca Corona
organisation Anna Damiani
une production A.D., Sardegna Teatro, Teatro Metastasio – Stabile della Toscana, ERT – Emilia Romagna Teatro
en coproduction avec Odéon – Théâtre de l'Europe, Festival d'Automne à Paris, Romæuropa Festival, Théâtre Vidy-Lausanne, São Luiz – Teatro Municipal de Lisboa, Festival Terres de Paroles, théâtre Garonne, scène européenne – Toulouse
avec le soutien de Teatro di Roma
en collaboration avec Laboratori Permanenti / Residenza San Sepolcro, Carrozzerie NOT / Roma, Fivizzano 27 / Roma
créé en novembre 2016 au Teatro India, Romæuropa Festival
avec le Festival d'Automne à Paris
durée estimée 1h15

Odéon Berthier 17e

9 – 18 décembre 2016 à 20h sauf le dimanche à 15h

HUMILITÉ DES TOILES

— par Marie Sorbier —

Le duo italien Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, découvert par le public parisien en 2015 au Festival d'automne, joue en retrait avec les codes dramaturgiques et tend ostensiblement à une épure à la fois bienvenue et austère. Non pas dans le sens négatif d'une économie de moyens ou de couleurs, mais plutôt comme l'impression d'essentiel que l'on peut ressentir dans une abbatale cistercienne. Un (faux) vide où rien ne manque et où l'esprit et le cœur peuvent, à leur rythme, prendre part au rituel.

Commencer par un rêve est une habile façon de faire du théâtre sans effets. Dans ce qui semble être du matériel autobiographique, la distance de l'histoire que l'on raconte offre aux acteurs un angle fantasmagorique pour la jouer et au public une liberté de projection et de reconstruction. Il est en effet plus difficile de réécrire dans son imaginaire une histoire présentée comme « vraie » ; l'identification peut être plus directe mais psychologiquement moins fertile, le poids du réel a tendance à castrer. Alors que dans leur précédent travail, « Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni », le lien était évident, ici, comme dans une longue divagation,

les confessions s'enchaînent sans fil rouge si ce n'est un regard franc sur la solitude et la pauvreté au cœur des villes et le ressenti personnel que l'on en a. Il faut donc accepter de se laisser briguebaler sans chercher à comprendre, mettre en veille sa raison pour accéder aux entre-lignes. Toute la force transpire de ce qui ne se voit pas, les cicatrices des murs et les fêlures des hommes comme accès à une nouvelle dimension intensément humaine, possible simplement dans l'obscurité des théâtres. Jeu également dans la dualité appuyée ; le métathéâtre fait totalement partie des outils, de la langue de cette compagnie, et ce sont plus des acteurs que des personnages qui se présentent à un public qui est plus considéré comme des individus pensants que comme une audience passive.



Relation symbiotique avec les radiateurs en fonte

Tout l'enjeu de cette proposition est dans cette dualité : il faut à la fois se laisser porter par la poésie qui travaille en sous-sol et être actif dans la reconstruction des bribes de sens abandonnées sur la scène. Ici les maîtres

mots sont « sensibilité » et « humilité ». Humilité face au plateau et amour sobre de la machine théâtre : pas d'artifice, au commencement était le verbe. Ce théâtre de la parole mériterait cependant un cadre à sa dimension. Les grandes salles noient parfois, et il est plus difficile de se sentir impliqué et emmené dans ce voyage de l'intime quand la proximité avec les corps et les mots, évidemment nécessaire, devient problématique après le dixième rang. Les voix du quatuor s'enchaînent donc et invitent à prendre le temps de regarder et d'écouter ce qui n'est pas exceptionnel, de ralentir sa hâte, de plonger dans les interstices, de développer l'insignifiant, de fouiller le quotidien à la recherche de ce qui bat. Le monologue final, porté par Daria Deflorian, somptueuse de simplicité, réchauffe l'âme et les corps ; en livrant sa relation symbiotique avec les radiateurs en fonte, leitmotivs et doudous, elle parvient à métamorphoser l'individuel et le particulier en mission collective au cœur de la cité. Elle offre et multiplie la chaleur qui, comme le pain ou le poisson, manque cruellement aux villes et aux hommes.

FOCUS — IL CIELO NON È UN FONDALE



« Est-ce la situation économique du théâtre italien qui a amené Daria Deflorian et Antonio Tagliarini à développer un théâtre qui mise toute l'efficacité dramatique sur le seul jeu des comédiens ? »

LE THÉÂTRE INCAPABLE

— par Jean Christophe Brianchon —

À marcher sur le fil de l'impossible en espérant faire du théâtre la clé de cette porte dérobée par laquelle s'échapperaient nos incapacités, Daria Deflorian livre un geste d'une beauté infinie mais profondément désespérant.

Sur la scène des ateliers Berthier, quatre personnes enfermées dans une boîte noire. Cette boîte noire cachot des cerveaux et bourreau des avènements, étouffés qu'ils sont par la lumière sombre portée sur les souvenirs qui empêchent. Celle aussi qui enregistre les dernières conversations des pilotes de nos âmes, avant qu'elles ne s'écrasent sur le versant rocheux d'une humanité décharnée. Alors, le fil des incapacités se déroule et les langues se délient. Chacun satellite de l'autre, les acteurs s'écoulent et se regardent mais jamais ne se touchent, au gré du récit de leurs vies impossibles et misérables, freinées par la peur qui engluie l'idée du futur. C'est toujours touchant et parfois beau, mais rarement convaincant. Rarement convaincant, ou plutôt profondément désespérant, puisque tous les drames de l'aujourd'hui sont récités à travers les vies de ces âmes errantes, sans que jamais

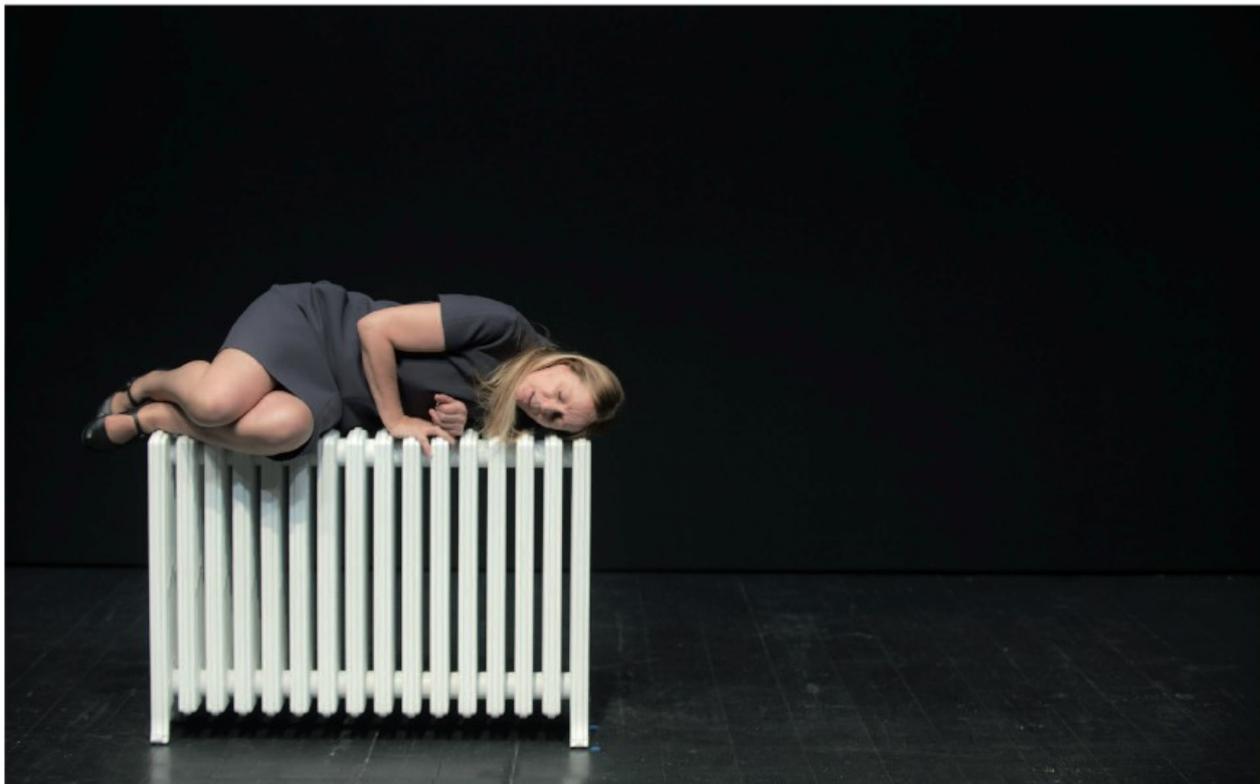
le théâtre ne puisse se muer en autre chose que cet outil au service des mots racontés. Et c'est absolument paradoxal, puisque ici tout semble vouloir penser le théâtre en tant qu'artefact consolatoire et magique au service de la compréhension du « nous », de cette scénographie métaphysique à la construction d'une dramaturgie réflexive. Au fil des sujets qui s'engrènent (de la défaite de l'État tortionnaire à l'impossible amoureux en passant par la ville désespérée), c'est effectivement le contraire qui petit à petit se déploie.



Le théâtre semble déposer les armes

Alors que la pièce est pensée comme une possible porte de sortie de cette boîte noire dans laquelle évoluent les personnages, elle est finalement écrite comme une suite de récits dans lesquels les individualités s'engluent et jamais ne se retrouvent autrement que par le partage d'un malheur qui semble indépassable. La représentation, donc, devient une sorte de réunion des malheureux anonymes. Un espace-temps qui ne pourrait rien faire d'autre que

d'échouer face au défi que Daria Deflorian pose au théâtre : celui de surpasser nos incapacités par la représentation de l'impossible. Au-delà de l'écriture, la scénographie aussi enferme la pièce dans un fatalisme insurmontable qui ne permet pas aux images de se déployer. Emprisonnées qu'elles sont dans l'imaginaire des spectateurs et la mémoire de ceux qui les partagent, celles-ci restent en suspens, et le théâtre face à elles semble déposer les armes, alors même qu'il devrait être la preuve d'une possible mise en images de l'impossible. Cela n'enlève rien à l'immense beauté des histoires partagées, mais c'est dramatique en ce que cela réduit nos vécus et enterre nos envies dans le cimetière de l'anecdotique, en plus de faire du théâtre la preuve d'un impossible alors même qu'il ne devrait être rien d'autre que le dernier prince du royaume des malgré-tout. Malgré ces vies, malgré l'acharnement du malheur, malgré les absurdités qui sont racontées, il devrait se dresser là, mais ici il se couche face au récit et ne devient jamais l'écran sur lequel devraient être projetées les images de nos possibles. Ces images au fond desquelles la mort nous dévisage ; la mort, c'est-à-dire notre immortalité, à laquelle le théâtre devrait nous permettre de croire chaque soir.



© Elizabeth Carecchio

MISE EN SCÈNE DARIA DEFLORIAN ET ANTONIO TAGLIARINI / ODÉON - ATELIERS BERTHIER

COULISSES

FRANCESCA CORONA : « UNA CAPACITÀ DI IMMAGINARE L'INVISIBILE »

— propos recueillis par Marie Sorbier —

Lei potrebbe spiegare il suo ruolo presso la compagnia? Esiste una sfida per quanto riguarda la lingua e di conseguenza, la traduzione?

Collaboro con Daria e Antonio da tanto tempo, per alcuni anni abbiamo condiviso pensieri, progetti, dinamiche, vita, appartamenti. Abbiamo incrociato i nostri percorsi a più riprese e con obiettivi ogni volta diversi. Negli ultimi anni abbiamo iniziato a lavorare insieme in modo più strutturato, concentrando il mio lavoro nella cura della promozione e distribuzione internazionale della compagnia. Nel caso del lavoro di Deflorian/Tagliarini devo dire che non si è mai posta la questione della traduzione e dei sovratitoli come problematica rispetto alla distribuzione internazionale dei loro spettacoli. E questo nonostante si tratti di lavori nei quali la parola e il suo raccontarsi sono al centro, in spettacoli nudi, nei quali tutto si svolge nella relazione e in una certa prossimità, dove molto è in mano agli spettatori e alla loro capacità di immaginare l'invisibile.

Secondo a lei, come reagiscono il pubblico francese ed i professionisti di fronte al lavoro di Deflorian/Tagliarini?

La Francia è stata un paese molto generoso e accogliente con Deflorian/Tagliarini. Il mio lavoro è stato quello di creare incontri possibili tra gli artisti e operatori che potessero difendere il loro lavoro. Il primo a fidarsi e ad infilarsi ad una prova in uno spazio occupato di Roma è stato Didier Juillard, all'epoca direttore della programmazione de La Colline. E di seguito tanti altri operatori si sono appassionati alla compagnia, iniziando a creare legami che si stringono sempre di più, come quello con il Festival d'Automne chiaramente, o il Théâtre Garonne di Toulouse, da subito sostenitori e grande complici. Il pubblico francese è stato altrettanto accogliente, molto toccato dalla semplicità e da una certa umanità

che emerge dai loro spettacoli. Nei tanti scambi con il pubblico francese viene fuori una grande curiosità rispetto ai metodi di lavoro e di scrittura di Daria e Antonio, alle modalità del procedere della ricerca e dell'evoluzione dall'idea iniziale alla scrittura scenica. Ma anche c'è una certa curiosità rispetto alle condizioni di lavoro in Italia e al panorama all'interno del quale si inscrivono Deflorian/Tagliarini.

Quali saranno i prossimi lavori della sua compagnia?

Durante la fase di ricerca e di studio che ha preceduto le prove de Il cielo non è un fondale Daria e Antonio hanno rivisto "Deserto rosso", il magnifico film di Michelangelo Antonioni con Monica Vitti (1964). E dopo averlo rivisto è nato un desiderio forte e molto chiaro di voler lavorare su questo film, sull'insofferenza alla vita della sua protagonista, sul rapporto tra figura e sfondo di cui Antonioni sa raccontare così bene. Ancora sono all'inizio del pensiero, Daria e Antonio inizieranno a lavorarci durante la primavera 2017 per un debutto nella seconda metà del 2018. Parallelamente lavoreranno con l'artista olandese Lotte Van Den Berg, per costruire la versione italiana della performance di Lotte Cinéma Imaginaire e che debutterà in Italia a settembre 2017.

(traduction sur www.io Gazette.fr)

Francesca Corona è una curatrice e organizzatrice teatrale, vive tra Marsiglia e Roma. Responsabile della programmazione internazionale del festival Short Theatre di Roma, accompagna e promuove il lavoro di artisti e compagnie, tra i quali Deflorian/Tagliarini, Lucia Calamaro, MK, Cristina Rizzo. Dal 2015 è consulente artistica del festival di danza contemporanea DANSEM di Marsiglia.